

Un espace à construire pour le désir... Building a space for desire

Anita Fernandez-Desjardins, Gilles Légaré et Renée Paquette

Volume 15, numéro 2, novembre 1990

Le réel et la mort dans la situation thérapeutique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031567ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031567ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fernandez-Desjardins, A., Légaré, G. & Paquette, R. (1990). Un espace à construire pour le désir... *Santé mentale au Québec*, 15(2), 149–156.
<https://doi.org/10.7202/031567ar>

Résumé de l'article

Question de femme ou question d'être? Y a-t-il un être au féminin ou une manière d'être femme? Des femmes interrogent la psychanalyse. Cet article propose un retour sur la notion de castration et sur les développements entourant la signification du phallus. L'expérience de la castration est présentée comme étant étroitement liée au processus de la sexuation et à la constitution même du sujet parlant. Cet article tente de faire état de la position féminine, qui questionne la castration. La psychanalyse n'apporte pas une réponse, elle pose une limite : celle de l'ordre symbolique dans lequel l'être parlant est inscrit. En deçà de cette limite de la castration, il reste à construire pour chaque femme et chaque homme, dans le Québec contemporain, un espace pour le désir.

Un espace à construire pour le désir...

Anita Fernandez-Desjardins*
Gilles Légaré*
Renée Paquette*

Question de femme ou question d'être? Y a-t-il un être au féminin ou une manière d'être femme? Des femmes interrogent la psychanalyse. Cet article propose un retour sur la notion de castration et sur les développements entourant la signification du phallus. L'expérience de la castration est présentée comme étant étroitement liée au processus de la sexuation et à la constitution même du sujet parlant. Cet article tente de faire état de la position féminine, qui questionne la castration. La psychanalyse n'apporte pas une réponse, elle pose une limite: celle de l'ordre symbolique dans lequel l'être parlant est inscrit. En deçà de cette limite de la castration, il reste à construire pour chaque femme et chaque homme, dans le Québec contemporain, un espace pour le désir.

Se demander si les idées féministes ont pu laisser une trace dans le champ analytique au point d'en changer l'abord pour ceux et celles qui aujourd'hui s'y avancement, c'est dire qu'il y a des femmes qui se demandent si la psychanalyse a quelque chose de neuf à dire à leur sujet.

Des femmes se sont unies pour dénoncer la normalisation dans les théories freudiennes. Il est parfois difficile de situer, face à cette question de la différence des sexes, ce qui relève d'une structure et ce qui cautionne une idéologie, quelle qu'elle soit. Encore faut-il ne pas confondre l'œuvre psychanalytique avec ce qui en a été fait dans les institutions, et ne pas isoler certaines idées du contexte théorique qui leur a donné naissance, comme le soulignait Juliet Mitchell en introduction de son ouvrage sur la psychanalyse et le féminisme paru en 1975.

Il y a eu sans aucun doute une vulgarisation psychologisante de la psychanalyse dans la grande visée hygiéniste du vingtième siècle. Force nous est de constater le glissement par lequel certains concepts, évidés de leur sens original, ont été mis au service d'un pouvoir établi dont le

* Anita Fernandez-Desjardins est licenciée en philosophie et psychologie de la Sorbonne et a fait des études de doctorat à l'Université d'Ottawa avec spécialisation en clinique de l'enfant. Elle est psychologue thérapeute dans un centre d'accueil pour enfants. Gilles Légaré est psychologue clinicien. Il travaille en pratique privée et est chargé de cours à l'Université de Montréal. Renée Paquette a une formation en art dramatique et est éducatrice en service externe auprès d'enfants et d'adolescents.

but ne peut être que de normalisation, et l'horizon idéal d'un bonheur dont la notion même est sapée par les effets de ce qui ne se laisse pas normaliser. Il est regrettable cependant que ces glissements aient servi d'alibi pour se détourner d'un discours qui parle de l'inconscient. La psychanalyse «tire sa vigueur moins des institutions et des hommes qui la représentent que de l'inconscient lui-même, incontournable vérité dès lors qu'il est reconnu» (Pommier, 1987, 5). La psychanalyse, c'est d'abord une clinique de l'inconscient dans le champ du langage, dans le champ de l'Autre dira Lacan. Une clinique qui suppose le désir de l'analyste, la demande de l'analysant, et un travail incessant dans un cadre déterminé et régi par une éthique des partenaires où seul compte le savoir insu. Il s'agit de la naissance d'un sujet de l'inconscient, d'un sujet parlant et non d'un moi, reflet de tous les mirages.

Bien qu'on ait volontiers accordé à Freud le mérite d'avoir été le premier à situer l'importance de la sexualité dans la vie mentale, plusieurs critiques lui ont reproché ses idées concernant la sexualité féminine. Des notions telles l'envie du pénis, le primat du phallus, la nature essentiellement masculine de la libido ont fait l'objet de nombreuses discussions. Des analystes ont cherché à corriger le phallocentrisme freudien, mais leurs travaux ont souvent buté sur ce que Freud a appelé, dans «L'analyse avec fin et l'analyse sans fin», le roc d'origine qui résiste pour l'homme comme pour la femme. Il faut sans doute attendre Lacan pour que soit dégagé le rôle fondamental de l'ordre symbolique, cause de trauma pour le vivant, dans le processus de sa détermination sexuelle. Aussi nous sommes-nous proposé de réfléchir sur le concept de castration tel que Freud l'a introduit et que Lacan l'a développé.

Le complexe de castration

Freud a situé la castration au cœur même du processus de sexualisation. Pour lui, garçons et filles semblent traverser de la même manière les premiers stades de la libido et c'est avec le complexe de castration que les positions diffèrent. Pour le garçon, la menace de castration par le père, liée à la découverte de la différence anatomique des sexes et à la découverte de l'absence du pénis chez la mère, favorise le renoncement à l'objet incestueux. Le complexe d'Oedipe du garçon disparaît sous l'effet de la castration. Le cheminement de la petite fille pose un problème supplémentaire selon Freud: qu'est-ce qui la conduit à renoncer à son premier objet, la mère, pour se tourner vers le père? Pour la fille, la vue du pénis des garçons dont elle est dépourvue amorcerait une recherche qui la conduirait à désirer un enfant du père comme équivalent symbolique du pénis. Dans cette optique, le complexe d'Oedipe de la fille est introduit et rendu possible par le complexe de castration; il

s'estompera progressivement devant l'impossible réalisation du désir interdit d'obtenir un enfant du père. Devant l'absence de pénis, il y a trois orientations possibles selon Freud pour la femme: se détourner de la sexualité, ne pas renoncer à la masculinité et finalement s'inscrire dans une féminité qui suppose un changement d'objet et un changement d'organe de satisfaction sexuelle. Pour Freud, le complexe de castration est ce qui, pour les deux sexes, «inhibe et limite la masculinité et encourage la féminité» (1969a, 130). La différence dans le développement sexuel entre l'homme et la femme correspondrait à la différence entre castration accomplie et simple menace de castration.

Les idées de Freud concernant la phase phallique chez la fille et le rôle joué par le complexe de castration ont soulevé une opposition qui s'est principalement manifestée à l'intérieur de ce qu'on a appelé «la controverse Freud-Jones». D'un côté, certains analystes se sont inscrits dans l'optique de Freud (Deutsch, Mack Brunswick, Lampl de Groot), en reconnaissant que l'organisation génitale infantile s'articule autour du phallus; de l'autre, certains, dont les vues s'apparentent à la position de Jones (Klein, Horney), considèrent qu'il y a deux types d'organisation libidinale, mâle et femelle (Chasseguet-Smirgel, 1964).

Selon Mitchell (1982), en voulant définir la nature de la sexualité féminine, ce qui lui serait propre, on aurait négligé l'étude du processus même de la sexuation. Paradoxalement, en voulant corriger le phallogocentrisme associé à la notion de primat du phallus, on méconnaissait le rôle crucial du complexe de castration et on ouvrait la voie à un retour aux hypothèses naturalistes. À ce sujet, Mitchell rappelle les idées de Muller-Braunschweig voulant que la sexuation s'appuie sur un id masculin et un id féminin et celles de Horney concernant la base biologique de l'hétérosexualité. L'accent s'est donc déplacé du complexe de castration vers la recherche d'une définition des différences sexuelles, qui reposerait sur la spécificité de chaque sexe biologique, une différence originaire.

La mise en arrière-plan du complexe de castration s'est poursuivie avec les développements des théoriciens de la relation d'objet qui ont mis l'accent sur la mère et sa relation à l'enfant au sexe indifférencié. Non seulement rendait-on la mère responsable de tous les avatars connus par l'enfant, mais sa «toute-puissance» laissait dans l'ombre la question du père et de la castration.

Lacan: la signification du phallus, l'ordre symbolique et la question du Père

La mise en lumière par Freud du complexe d'Oedipe posait déjà la reconnaissance d'un troisième terme comme partie prenante dans le processus de la sexuation: médiation du père introduisant l'interdit,

registre de la loi. Lacan posera la loi comme ce qui barre la jouissance incestueuse et permet l'instauration du désir. Il définira le phallus comme signifiant d'une jouissance mythique impossible et d'une loi qui en interdit l'accès y inscrivant une perte.

Pour que cette perte soit effective, il faut que l'enfant comprenne qu'il ne pourra pas combler le manque de sa mère, qu'il ne pourra pas être son phallus. Cela n'est possible que s'il y a référence à un Père. Il y a du Père si la mère est désirante, si une part d'elle-même s'adresse ailleurs, au delà de l'enfant. Lorsqu'il est confronté à cette exclusion, il y a de l'autre qui satisfait la mère, son identification au phallus se rompt; et la question d'être ou ne pas être le phallus se transforme en celle de l'avoir ou non. Dans cette optique, le Père est celui ou ce qui aura brisé la relation duelle imaginaire, qui aura introduit la dimension du symbolique, de la loi, de l'interdit de jouir de la mère. Cette épreuve du manque aura ouvert l'enfant à son devenir de sujet désirant et inauguré la quête qu'il devra mener à son tour.

Même si le complexe de castration évoque l'idée d'une mutilation ou d'une menace liée à la découverte de la différence anatomique des sexes, il doit d'abord être entendu comme une limite imposée par la société à la jouissance de l'individu. C'est parce que la jouissance absolue est impossible, parce que toute satisfaction laisse un manque-à-jouir, qu'il y aura là cause possible pour désir. La castration ne se réduit pas à la crainte d'être mutilé; la découverte de la différence anatomique ne fait qu'offrir une résonance à la question du manque que pose l'ordre du langage.

Lacan (1966, 1981) inscrit résolument la problématique de la sexuation dans le registre du symbolique, dans le processus de l'avènement du sujet parlant soumis aux lois qui sont celles du signifiant. La naissance au langage suppose une perte:

«... à entrer dans le langage, à entreprendre d'exister...le sujet se perd, s'efface nécessairement lui-même comme sujet de sa propre énonciation...puisqu'il utilise le code d'autrui et que c'est dès lors dans le champ de l'Autre et marqué de cette aliénation qu'il se constitue nécessairement.» (Conté et Safouan, 1980, 925)

Le sujet ne pourra jamais retrouver son identité perdue. Le manque-à-être introduit par la castration ne pourra jamais être compensé dans l'univers des mots. C'est parce que rien dans le signifiant ne peut dire ce qu'est l'homme ou la femme, que le sujet, comme être sexué, subit une perte irrémédiable. Quelque chose de ce qui constitue l'être réel de tel sujet humain ne pourra jamais se dire dans le registre du signifiant. Cette perte d'être, c'est cela la castration; le phallus en est la marque, l'angoisse, le signal. Le signifiant homme et le signifiant femme ne peuvent représenter l'être sexué que partiellement; quelque

chose manquera toujours dans le rapport d'un sujet à un autre, d'un sexe à l'autre.

Le phallus n'est pas un fantasme, ni un objet, encore moins un organe, pénis ou clitoris. La sexualité ne se conforme pas nécessairement aux attributs anatomiques. Le phallus est le symbole de la pure différence «à laquelle les corps sexués prêtent leur apparence» (Pommier, 1985, 53) et sur lequel ils règlent leurs rapports, non sans malaise. La sexualité se fait dans cette mise en rapport au phallus: penser l'avoir, avoir peur de le perdre, croire ne pas l'avoir et penser qu'il faut l'avoir (Chatel, 1988).

Dans sa quête pour «l'avoir», une fille se tourne vers son père parce qu'elle le lui suppose. Il pourrait le lui donner. Mais les effets de la loi, l'interdit de l'inceste, avec la fin de non-recevoir à sa demande, déplace celle-ci vers l'objet d'amour du père. Elle se tourne alors vers cette femme idéale que le père aime, pour apprendre d'elle ce qu'est une femme afin de se faire aimer du père. Dans cette position, la fille pourra fixer son amour à une femme ou, confrontée à l'impossibilité d'obtenir d'elle un savoir qui lui rendrait accessible le phallus, rencontrer peut-être un savoir insu dans sa propre quête qui transformera sa demande en désir.

Un espace à construire...

Dix ans après, les féministes peuvent faire le bilan de leurs conquêtes dans le champ social, du côté du pouvoir, économique et politique, du côté de la science et des techniques. Leur parole se fait entendre. Leur écriture, littéraire, artistique ou sociale trouve écho dans la culture. Des femmes ont contribué à ouvrir un espace.

La culture offre maintenant une foule de représentations possibles de la «femme active». Mais on constate par ailleurs qu'elle cerne bien peu le malaise rencontré par plusieurs d'entre elles. Il se passe quelque chose hors texte pour les femmes des téléromans de Lise Payette. Il demeure au cœur de la cité d'autres femmes, que cette nouvelle culture n'a pas touchées dans leur condition. Des femmes qui souffrent, des femmes qui cèdent, des femmes qui espèrent encore, et d'autres qui n'y croient plus. Et s'élève la plainte sans visage et sans pudeur de l'anonymat au féminin. Dans ces cris ou ces écrits se fait toujours entendre, lancinante, l'interrogation qui ne cesse de rebondir dans l'amour du couple, dans la fonction maternelle, dans la construction d'un monde plus humain: qu'est-ce qu'une femme? Que veut la femme? Qu'est cette jouissance féminine qui demeure énigmatique et que Freud a appelé «le continent noir»?

Freud a choisi le premier d'écouter la parole de femmes souffrantes, de se fier à leurs voix, d'entendre leur plainte et un au-delà de

cette plainte. Ces femmes ont guidé ses premières recherches et, du lieu de leur parole, elles ont contribué à l'édification de l'œuvre culturelle qu'il a créée: la psychanalyse. Ce que Jacques Lacan avance dans sa démarche pour cerner ce qui, toujours, se dérobe au signifiant, c'est que «la femme n'est pas toute» dans la jouissance phallique, celle qui porte la signifiante. Le corps de la femme et sa jouissance ne passent pas tout dans la parole et révèlent un monde qui ne peut s'inscrire entièrement dans le symbolique. Le manque que le corps de la femme offre à voir donne écho au manque qui constitue le désir, et cet écho ébranle l'ordre symbolique. Elle n'est pas toute dans la jouissance phallique; elle est aussi dans une jouissance d'un autre ordre, celle du corps lui-même. Elle peut avoir plus de difficulté que l'homme à refouler ses pulsions archaïques, à quitter l'objet premier parce qu'elle ne peut faire avec son corps une expérience de la loi aussi directe que lui (Montrelay, 1977). Freud repère cette jouissance dans le malaise de la civilisation, il la nomme «pulsion de mort». Cette jouissance qui mène inexorablement les corps des vivants à leur destruction n'a pas d'objet, ni de représentant; en cela, elle s'apparente à la jouissance dite féminine. Les femmes n'en ont pas l'exclusivité de cette chose, «Das Ding», qui travaille les corps, mais il paraît indéniable qu'elles lui prêtent le leur dans son manque à représenter ce qui l'anime.

Si la psychanalyse n'a pas inventé un «troisième sexe», elle a par contre ouvert la voie à une position de sujet de l'inconscient qui se définit par son rapport à l'Autre. Nous ne voyons pas actuellement d'autre issue à l'impasse de la sexualité qui ferait de la différence biologique le critère de la différence entre les êtres de langage.

La psychanalyse, dès lors, a moins à dire qu'à entendre. Elle se tient au lieu de résonance des discours qui traversent les êtres humains dans leur destin individuel et collectif, un lieu où manque ce qui y est demandé, un lieu où le sujet du désir inconscient pourra advenir.

Serait-il ce lieu par excellence celui de la femme, elle qui s'inscrit du côté d'une absence, ab-sens? Celles qui d'aventure s'engagent dans l'odyssée d'une cure analytique savent ce qu'il en coûte d'élaborer, de construire, d'entendre la question d'un sujet supposé savoir à cette place où un signifiant a manqué et où l'enfant a répondu par son corps même à la demande d'amour des amants, devenus, au tournant d'une jouissance manquante, ses parents.

Nulle femme ne peut faire l'économie du travail sur les mots pour dire quelque chose du désir qui l'anime. Et de ce lieu, qui n'est pas exclusivement celui de la cure analytique, transformer à son tour ce qui de la nature passera par l'humain à la culture.

Références

- APOLLON, W., 1987, L'enjeu de la paternité dans la psychose in Corin, E., ed., *Regards anthropologiques en psychiatrie*, Girame, Montréal, 195-214.
- APOLLON, W., 1988, *Qu'est-ce qu'un enfant?*, Conférence prononcée dans le cadre du Colloque La Voix, la mort et l'enfant.
- CHASSEGUET-SMIRGEL, J., 1964, *La sexualité féminine; recherches psychanalytiques nouvelles*, Payot, Paris, 5-70.
- CHATEL, M.M., 1988, La lettre féminise en corps, *Patio*, 10, 29-37.
- CONTE, C., SAFOUAN, M., 1980, Article «Sexualité humaine» de l'*Encyclopaedia Universalis*, Vol. 14, P.U.F., Paris, 923-925.
- FREUD, S., 1969, La disparition du complexe d'Oedipe, *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 117-122.
- FREUD, S., 1969, L'organisation génitale infantile, *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 113-116.
- FREUD, S., 1969, Sur la sexualité féminine, *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 139-155.
- FREUD, S., 1969a, Quelques conséquences de la différence anatomique entre les sexes, *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 123-132.
- FREUD, S., 1971, *Malaise dans la civilisation*, PUF, Paris.
- FREUD, S., 1981, *Totem et tabou*, P.B. Payot, Paris.
- LACAN, J., 1961-62, *La femme n'existe pas*, Texte inédit.
- LACAN, J., 1966, La signification du phallus, *Écrits*, Seuil, Paris, 685-695.
- LACAN, J., 1975, *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Seuil, Paris.
- LACAN, J., 1981, La question hystérique, La question hystérique (II): «Qu'est-ce qu'une femme?», *Le séminaire, livre III, Les psychoses*, Seuil, Paris, 181-205.
- MITCHELL, J., 1975, *Psychanalyse et féminisme*, Tome 1, Éditions des femmes, Paris, 13-23.
- MITCHELL, J., 1982, Introduction I in Mitchell, J., Rose, J., eds, *Feminine Sexuality, Jacques Lacan and the École Freudienne*, Norton, New York, 1-26.
- MONTRELAY, M., 1977, *L'ombre et le nom sur la féminité*, Éditions de Minuit, Paris.
- POMMIER, G., 1985, *L'exception féminine, essai sur les impasses de la jouissance*, Point Hors Ligne, Paris.
- POMMIER, G., 1987, *Le dénouement d'une analyse*, Point Hors Ligne, Paris.
- SAFOUAN, M., 1976, *La sexualité féminine dans la doctrine freudienne*, Seuil, Paris.

Summary

It is a matter of being woman or simply of being? Is there actually a feminine way to be? Here, women put psychoanalysis into question. This article suggests a return to the notion of castration and to the

developments surrounding the significance of the phallus. The castration experience is presented as being closely linked to the process of sexualization and to the individual's self-realization. The authors advance the woman's point of view, which questions castration. They find that psychoanalysis does not provide an answer, but imposes a limit: that of a symbolic order in which the individual must fit. Within the limiting phenomenon of castration, there remains the need for every man and woman in contemporary Québec society to share a sense of desire.